

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 12

Artikel: C'est arrivé un nouvel an
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est arrivé un Nouvel An

par *Scorpion*

A M. en hommage anticipé.

Une mince couche de neige fondue, mêlée à de la boue, maculait la chaussée. Les gens marchaient dedans avec difficulté. Mais certains spectacles ne manquaient pas de comique, car nombreuses étaient les personnes qui, chargées de paquets, s'étalaient de tout leur long sur le trottoir.

J'eus tort de me moquer. Le 3 janvier, au matin, je sortais de chez moi, le nez plongé dans les cartes de vœux qui emplissaient ma boîte aux lettres. Le sol gelé, soudain, se déroba sous mes pas. Je fis une chute douloureuse, alors que ma correspondance se répandait largement autour de moi. J'eus grand-peine à la réunir. J'allais m'en aller, un peu honteux sous les regards de quelques spectateurs narquois, lorsque j'aperçus, dans le neige, une petite enveloppe qui ne m'était pas adressée. Je la glissai néanmoins dans celles que je tenais à la main et retournai chez moi, autant pour voir ce qu'elle contenait que pour mettre un peu d'ordre dans ma tenue.

L'enveloppe renfermait une carte de vœux sur laquelle je lus la phrase suivante :

«Je sais bien que tout est fini entre nous; permets-moi cependant de t'écrire que je te pardonne. Luc»

Le destinataire l'avait perdue, peut-être au cours d'une chute semblable à la mienne. Mais il ne m'intéressait pas. En revanche, l'expéditeur avait eu la bonne idée d'écrire son nom et son adresse. Je lus : «Luc Boissier, r. de Rive 9».

Que devais-je faire? De la manière la plus inattendue, je me trouvais en présence d'un drame. Me fallait-il oublier ces noms, rendre au destinataire le message égaré ou jeter le tout dans ma cheminée?

Il n'empêche que le soir, je décidai de me rendre au domicile de monsieur Luc Boissier.

Je n'agissais certes pas d'une façon tout à fait désintéressée. Je souffrais d'une solitude extrême. Et les fêtes de fin d'année soulignaient encore ma tristesse, qui me faisaient penser à d'autres, dignes celles-là d'être célébrées.

Je sonnai. Dans l'espace de temps qui s'écoula jusqu'à ce que la porte s'ouvrit, mon imagination ne demeura pas inactive. J'avais dessiné le portrait de celui qui allait répondre, j'entendais déjà les paroles que nous allions échanger et rêvais même à un curieux petit bonhomme, pâle, au visage ingrat avec ses lunettes d'écaille noire, qui me dévisageait, interrogateur.

— Monsieur ? Que voulez-vous ?

Je toussai pour m'éclaircir la voix et pour gagner du temps.

— Vous êtes bien monsieur Boissier ?

— Oui, pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Sa voix était triste. Ses yeux avaient un beau reflet doré. Sans lunettes, son visage ne devait pas manquer de charme. J'essayai de dominer mon embarras.

— Puis-je vous parler quelques instants ? C'est . . . tout à fait confidentiel.

Il me fit entrer, surpris, et m'indiqua un siège. La pièce où il me recevait était coquette et témoignait d'une personnalité bien marquée.

Je lui racontai ma découverte. Avant même que j'eusse fini, il s'éleva :

— De quel droit venez-vous me poursuivre jusque dans mon chagrin ? N'ai-je déjà pas assez souffert ?

Il criait et, visiblement, m'en voulait. Ma gêne s'accrut lorsqu'il se jeta sur un canapé en sanglottant. J'étais dans de beaux draps. Bien sûr, ce n'était pas la première fois que je me trouvais devant un garçon désespéré. Et pourtant ! Il y avait dans la personne même de Luc quelque chose que je n'avais encore jamais vu. A vrai dire, je me sentais emprunté.

Je m'assis finalement près de lui et l'attira contre moi. Il continuait à pleurer et ses bras s'agrippèrent à mes épaules.

— J'ai tant souffert, ne cessait-il de répéter.

La crise était finie. Il fit un effort et parvint à se calmer quelque peu. Nous échangeâmes un regard. Je souris aussi amicalement que possible et me levai.

— Il est temps que je parte. Voici ma carte avec mon nom et mon adresse. Je suis à votre disposition si je puis quoi que ce soit pour vous. Croyez-moi.

La phrase était banale ; mais j'aurais été incapable de lui dire autre chose. Il me raccompagna jusqu'à la porte et, juste avant de nous séparer, se saisit de l'une de mes mains qu'il baisa avec timidité.

Ce geste me bouleversa. Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Mes camarades, s'ils avaient été au courant, se seraient ris de moi. J'entendais leurs sarcasmes. Et les beaux athlètes qui, dans des poses avantageuses, ornaient les parois de ma chambre à coucher, semblaient, eux aussi, me regarder avec ironie.

Que se passait-il en moi ? Comment un tel garçon avait-il pu me séduire ? Était-ce peut-être parce qu'il n'était pas comme les autres, dont j'étais fatigué ? Il est un fait qu'à la pitié ressentie en trouvant la carte de vœux, puis au désir coupable d'avoir voulu tenter ma chance, avait succédé enfin le respect d'un être qui souffrait profondément, et d'un être sensible, fragile, d'une exceptionnelle transparence comme l'éclat de son regard.

Deux jours passèrent. Le visage de Luc s'interposait entre moi et le monde environnant. « Vous avez l'air distrait » me déclaraient mes compagnons de travail. Plus que distrait, j'étais perplexé.

Le soir du 5, je rentrai plus tard que d'habitude. J'avais dîné en compagnie de l'un de mes directeurs. Assis sur le sol, appuyé contre ma porte, se trouvait Luc, enveloppé dans un épais manteau, qui somnolait. Depuis combien de temps devait-il m'attendre ?

— Que faites-vous là, pour l'amour du ciel ?

Il sortit de sa torpeur.

— Je vous attendais. J'avais peur de rester seul chez moi. Ne m'avez-vous pas dit que je pouvais compter sur vous ?

Il était pâle et tremblait, son pauvre visage ravagé par les larmes.

— Entrez, vous êtes presque mort de froid. Ah, quelle histoire !

Je l'installai dans le salon et l'obligeai à prendre un grog brûlant. Il s'excusa de la peine qu'il me donnait.

— Voulez-vous vous taire, lui dis-je. Que ne puis-je faire davantage!

— Ne pourrai-je passer la nuit ici, me supplia-t-il ?

Voilà aussi sans doute ce qui, chez lui, me séduisait : sa franchise et sa spontanéité. Quelle différence avec l'attitude calculatrice de la plupart de ceux que je connaissais!

Je lui préparai le divan de la chambre d'amis. Il se laissa border comme un enfant, privé soudain de toute volonté, vaincu par la douleur qui assombrissait sa belle petite âme. Dans le pyjama trop long que je lui prêtai, il ressemblait à un clown, et je ne pus m'empêcher de sourire. Mais, en même temps, je réalisai que je l'aimais. Oui! Sa jeunesse et son caractère m'avaient conquis. Il n'était pas l'être fou de mes nuits de fièvre. Il était bien davantage que cela : l'âme vraie que je cherchais et dont j'avais besoin, digne de recevoir mon amour et le meilleur de moi-même.

Je me mis au lit, heureux, laissant ma porte entr'ouverte pour l'entendre respirer.

A 8 heures, je me levai. Il dormait encore. Son visage, sans lunettes, comme je le pensais, était charmant. Je me penchai et, ne pouvant résister, posai doucement mes lèvres sur les siennes. Il fit un mouvement mais ne se réveilla point. Je le tirai alors de son sommeil en l'appelant.

Il paraissait détendu et mangea de bon appétit.

— Merci de tout, me dit-il à la hâte. Excusez-moi... je dois courir... le travail...

Avant de partir, il me donne un baiser tout humide sur la joue. Il n'en fallait pas plus que je chante à longueur de journée. Le soir, j'avais invité quelques camarades. Et cette réunion, dont autrefois je me réjouissais, aujourd'hui, à mesure qu'elle approchait, me paraissait une corvée. En fait, que m'apportaient ces gens qui venaient me conter leurs aventures ? La plupart du temps, ils mentaient et je ne croyais pas un mot de leurs récits. Gilbert était un fanfaron, Robert peu raisonnable et Jean, quoique le plus sérieux de tous, ne me paraissait pas toujours très sincère envers lui-même. Et puis, à quoi bon ces discussions interminables sur le costume de Marc, la rupture entre Maurice et Antoine, et le fait que Charles portait les cornes alors qu'il faisait semblant de ne pas le savoir!

Je m'acquittai pourtant de ma tâche — car s'en était une aussi bien que possible. Mais je m'abstins évidemment de parler de Luc. Je ne voulais pas que mon histoire fasse le tour des salons.

Ils partirent très tard — trop tard à mon gré. En rentrant dans ma chambre, mon regard fut attiré par les jeunes athlètes qui, une fois de plus, semblaient me narguer. Un à un je décrochai les tableaux. L'un d'eux m'échappa et se rompit. J'en ris de bon cœur. Et je ris encore plus fort en songeant qu'une partie de mon existence allait prendre le même chemin que ces cadres désormais sans importance. Mon existence ? Des aventures, des sourires accrochés au cinéma, dans un bar ou sur le quai d'une gare. Des amitiés passagères, gentilles parfois, le plus souvent grises comme un jour de brouillard. Et la solitude : certitude pour les plus de quarante ans!

Trois jours passèrent encore. Luc ne me donnait plus signe de vie. Était-il fâché ? Mais pourquoi ? Je m'en fus le voir mais la concierge, questionnée, m'apprit qu'il avait dû partir précipitamment, son père étant gravement malade. Une petite lettre, bordée de noir, reçue le lendemain matin, me confirmait le désastre. « J'ai tout perdu, m'écrivait Luc. Que ne puis-je mourir aussi ! ».

Navré, j'envoyai des fleurs et un mot, évidemment maladroit, car je n'ai jamais su écrire, surtout pas en de telles circonstances. « Comment va-t-il s'en sortir » me répétais-je sans cesse.

Le mois de janvier s'écoula dans une monotonie qui lui est familière. Luc venait me voir tous les jours. Il éprouvait une crainte manifeste à rester seul chez lui. Ce n'est pas moi qui m'en serais plaint.

J'avais fait le vide autour de moi, prétextant auprès de mes camarades qui s'inquiétaient, un surcroît de travail. « L'inventaire, vous savez bien ce que cela signifie ! ». En fait, je m'en aurais voulu que mon jeune ami vienne à rencontrer des gens qui n'auraient été en mesure ni de le comprendre ni de l'aider. Et puis, surtout, je désirais le garder tout pour moi. Ne l'avais-je pas découvert, et dans quelles circonstances ? Sa compagnie m'était devenue indispensable.

Je rajeunissais parce que je me prenais souvent à rêver, à faire des projets. Je pensais même à des vacances et courais les agences de voyages à la poursuite de prospectus. Toutefois, nos rapports n'avaient guère changé. Luc m'embrassait chaque fois qu'il me voyait ou qu'il devait me quitter. Mais rien de plus. Ce n'est pas l'envie d'agir qui me manquait. Mais le deuil de mon ami était récent et très profond. J'avais réussi à le faire rire une ou deux fois de bon cœur ; et, à mon avis, c'était déjà un progrès considérable.

M'aimait-il comme je l'aimais ? La morsure que je ressentais était à ce point forte qu'il m'arrivait parfois de douter de ses sentiments pour moi. Si mon affection n'était pas partagée ? Non, non, cela ne pouvait être ! Et je passais des nuits blanches à invoquer sa présence, à me redire ses rares paroles et à chercher un encouragement dans ses gestes ou les intonations de sa voix.

Jamais, je ne questionnais Luc sur son passé ni sur le drame qu'il avait traversé. J'attendais sa confession. Et elle vint, toute seule, comme je l'avais prévue. Dite d'un trait, entre deux respirations. Mais après, mon jeune ami retrouve quelques couleurs ; et la main qu'il me tendit, en me remerciant de l'avoir écouté, ne tremblait plus.

C'est alors, avec tout au fond de moi-même une certaine inquiétude, que je le serrai contre moi, de plus en plus fort, et que je lui dis simplement :

— Luc, ne vois-tu pas que je t'aime ?

Il me regarda longuement sans répondre. Cette fois, je ne baissai pas les yeux. N'avais-je pas mérité sa confiance ? Doucement, il appuya sa tête sur mon épaule. Son cœur battait plus vite. Lentement, je passai ma main dans ses cheveux, puis sur son dos, le saisis par la taille, le soulevai et le portai jusqu'au divan. Une fois encore, ses yeux me dévisagèrent, avec une lueur de crainte. Mais je m'étendis tous près de lui, rapprochai ses jambes des miennes dans lesquelles elles furent bientôt prisonnières.

— Luc, Luc chéri, je t'aime, répétais-je à voix basse.

Il blottit sa tête tout contre ma poitrine.

— Moi aussi, murmura-t-il.

La nuit tombait. Je ne me levai ni pour faire de la lumière ni pour préparer le repas. Ne vivais-je pas un conte de fées ?

Nous restâmes ainsi des heures, presque sans remuer. Le temps n'avait plus d'importance. Luc, seul, comptait maintenant. Parfois, il redressait la tête et m'offrait ses lèvres. J'y goûtais avec une émotion grandissante.

Le jour commençait à poindre lorsque je connus la joie la plus fraîche de mon existence...

Le don du pauvre

par R. Gérard

Fynim marchait sur la route d'Ispahan. Le ciel était d'or laminé et les prairies émaillées de fleurs évoquaient par leur dessin parfait et la fraîcheur de leurs teintes les plus riches tapis des palais de Kirman.

Les collines allongeaient voluptueusement leurs courbes couleur de chair, la lumière tremblait sur leurs flancs et le chemin semblait monter entre deux seins ou descendre au plis d'une hanche. Le parfum des jasmins se laissait porter mollement.

Fynim allait vers Ispahan accompagné par la chanson de son cœur. Malgré ses vêtements déchirés et ses pieds nus dans la poussière, il avait l'allure d'un prince, car la joie mettait des diamants dans ses yeux et des perles dans son sourire.

Un haut mur bordait la route. Les branches gigantesques des cèdres qu'il enfermait s'étendaient au dessus de lui, et Fynim les remercia pour la caresse de leur ombre. Son bonheur se plut à imaginer un bonheur fraternel enclos en ce domaine et la chanson de son cœur s'élança entre les branches. Tout était joie sous le soleil.

Fynim arriva devant la haute grille entrelacée de feuilles d'or. Elle était ouverte et un homme se tenait sur le seuil. Ses vêtements étaient richement brodés et l'aigrette de son turban caressa la route lorsqu'il s'inclina devant Fynim.

«Est-ce moi que vous saluez, Seigneur ? Je ne suis qu'un vagabond, et ma tenue ne peut tromper.»

«Je te salue, vagabond, ou nom de mon maître, le très puissant Aziz-Kédroum-Khan. Il séjourne en ce domaine et, du haut de ses terrasses, t'a vu de loin sur le chemin et a entendu la chanson de ton cœur. Il m'a ordonné de venir te saluer et te prie d'accepter son hospitalité.»

L'innocence de Fynim ne s'étonna pas. En lui tout était amour et simplicité. Il suivit le messager et la grille enlacée d'or se referma derrière lui.

Ils gravirent les terrasses par des escaliers de marbre au long desquels l'eau chantait. Les plus beaux rosiers d'Ispahan multipliaient leurs couleurs et leurs parfums sous l'ombrage léger des orangers et des eucalyptus.

«Ah! que le maître de ce domaine doit être heureux!», songea Fynim à haute voix.